

NEUROMANCIEN



Nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis)
par Laurent Queyssi

WILLIAM GIBSON

AU DIABLE VAUVERT

Case est le meilleur cow-boy des interfaces, un hacker lâché sur les autoroutes du cyberspace, le seul qui ait jamais traversé la matrice avant de rencontrer les mauvaises personnes au mauvais moment...

Première grande dystopie sociale aux côtés du *Blade Runner* de Philip K. Dick, un chef d'œuvre prémonitoire, fondateur de la SF moderne.

« Kaléidoscopique, picaresque, flashy, décadent... une incroyable performance, virtuose. » *Washington Post*

« L'un des plus fameux bouquins du corpus SF dans son ensemble. »
Olivier Girard, *Bifrost*

« S'inspirant des contre-cultures, Gibson signe des romans de science-fiction visionnaires. » *Le Monde*

Dès sa parution en 1984 *Neuromancien* a remporté la sainte trinité des prix Hugo, Nebula et Philip K. Dick et s'est inscrit dans l'histoire comme un classique. En inventant la notion de cyberspace alors que l'internet balbutiait encore dans les états-majors militaires, Gibson est devenu le père de la génération cyberpunk et a changé à tout jamais le visage de la science-fiction mondiale et notre conscience de l'avenir.

William Gibson vit à Vancouver (Canada). Écrivain devenu classique avec *Neuromancien*, son premier roman, il peint de notre futur un tableau d'un réalisme visionnaire.

Ses œuvres sont publiées en France au Diable vauvert. *Périphériques* est adapté en série sur Amazon Prime par Scott Smith et les producteurs de *Westworld*.

William Gibson

Neuromancien

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par LAURENT QUEYSSI



Pour Deb
Qui l'a rendu possible
Affectueusement

Première partie

Le blues de Chiba

1

Le ciel au-dessus du port avait la couleur d'une télévision allumée sur une chaîne défunte.

Case se frayait un chemin à travers la foule devant l'entrée du *Chat* lorsqu'il entendit quelqu'un expliquer : « Je suis pas accro. C'est juste mon corps qui souffre d'une grosse carence en drogue. »

Une voix et une blague typiques de l'Étendue. Au *Chatsubo*, un bar pour expatriés, on pouvait boire pendant une semaine sans jamais entendre deux mots de japonais.

Ratz bossait derrière le comptoir et sa prothèse de bras se contractait avec monotonie pour remplir des verres de Kirin à la pression. En voyant Case, il sourit et dévoila une dentition mêlant acier d'Europe de l'Est et caries marron. Case trouva une place au bar, entre le bronzage improbable d'une des putes de Lonny Zone et l'uniforme de marin immaculé d'un grand Africain aux pommettes striées de cicatrices tribales bien alignées.

« Wage est passé, tout à l'heure, avec deux joeboys, dit Ratz en poussant une bière sur le comptoir de sa main valide. Peut-être qu'il voulait te voir, Case. »

Celui-ci haussa les épaules. La fille à sa droite gloussa et lui donna un petit coup de coude.

Le sourire du barman s'élargit. Il était d'une laideur légendaire. À une époque où la beauté était abordable, s'en priver relevait d'une certaine noblesse. L'antique bras vrombit en prenant un autre verre. Il s'agissait d'une prothèse militaire russe, un manipulateur sept fonctions à rétroaction, gainé de plastique rose taché.

« T'es un vrai artiste, Herr Case. » Ratz poussa un de ces grognements qui lui servaient de rire. Il gratta le t-shirt qui recouvrait sa bedaine de sa griffe rose. « Le roi de l'embrouille.

— Ben ouais, dit Case avant de prendre une gorgée de bière. Faut bien qu'il y ait un roi, dans le coin, parce que toi... »

Le rire de la pute grimpa d'une octave.

« T'es pas mieux, cocotte. Alors, dégage, d'accord. Je suis super pote avec Zone. »

Elle regarda Case dans les yeux et siffla tout doucement entre ses dents, sans presque remuer les lèvres. Mais elle s'en alla.

« Merde, dit Case, c'est quoi ce rade ? On peut même pas boire un verre tranquille. »

— Ah, dit Ratz en frottant le comptoir abîmé de son torchon. Zone me refile un pourcentage. Toi, je te laisse bosser ici parce que ça m'amuse. »

Lorsque Case s'empara de sa bière, un de ces étranges instants de silence se fit, comme si des centaines de conversations distinctes s'étaient arrêtées au même moment. Puis le gloussement de la pute, limite hystérique, retentit.

« Un ange est passé, grommela Ratz. »

— Les Chinois j'te dis, brailla un Australien ivre. Ce sont ces foutus Chinois qui ont inventé la reconnexion neuronale. Quitte à se faire charcuter, autant aller là-bas. Ce sont les meilleurs, mon pote...

— Alors ça, dit Case à son verre, son amertume remontant en lui comme de la bile, c'est vraiment n'importe quoi. »

Les Japonais en avaient déjà oublié plus sur la neurochirurgie que les Chinois en avaient jamais su. Les cliniques clandestines de Chiba, à la pointe, se perfectionnaient sans cesse, mais on ne pouvait tout de même pas y soigner les ravages qu'il avait subis dans cet hôtel de Memphis.

Après un an passé ici, il rêvait encore du cyberspace, l'espoir s'amenuisant chaque nuit. Malgré tout le speed avalé, tous les trucs tentés et les raccourcis pris dans la Cité Nocturne, il voyait toujours la matrice dans son sommeil, treillis brillant de logique déployé sur un vide incolore... L'Étendue se trouvait désormais très loin au-delà du Pacifique et il n'était plus un as de l'interface, un cow-boy du cyberspace. Rien qu'un petit voyou qui essayait de s'en sortir. Mais les rêves tombaient sur la nuit

japonaise comme du vaudou trépidant et il s'en languissait, pleurait dans son sommeil et se réveillait seul dans le noir, recroquevillé dans le sarcophage d'un hôtel capsule, serrant, les doigts crispés, le matelas en mousse à mémoire de forme, pour tenter d'atteindre l'interface absente.

« J'ai vu ta meuf hier soir, dit Ratz en donnant à Case sa deuxième Kirin.

— J'ai pas de meuf, dit-il avant de boire une gorgée.

— Mademoiselle Linda Lee. »

Case secoua la tête.

« Pas de nana ? Rien ? Que du business, l'artiste ? Tu ne te concentres que sur les affaires ? » De la chair ridée entourait les petits yeux marron et enfoncés du barman. « Je crois que je te préférais avec elle. Tu riais plus. Là, tu risques de te la jouer trop artiste un de ces soirs, et de finir dans la cuve d'une clinique, en pièces détachées.

— Tu me brises le cœur, Ratz. »

Il termina sa bière, paya et s'en alla, ses hautes épaules étroites voûtées sous le nylon kaki de son coupe-vent taché de pluie. Il fila parmi la foule de Ninsei dans l'odeur rance de sa propre sueur.

Case avait vingt-quatre ans. À vingt-deux, il était un cow-boy, un voleur, un des meilleurs de l'Étendue. Il avait été formé par le haut du panier, McCoy Pauley et Bobby Quine, des légendes dans leur domaine. Surfant sur un afflux quasi constant d'adrénaline généré par sa jeunesse et sa compétence, il se branchait sur une bécane de cyberspace qui projetait sa conscience désincarnée dans l'hallucination consensuelle représentée par la matrice. C'était un voleur qui travaillait pour d'autres voleurs, plus riches, des employeurs qui lui fournissaient les logiciels exotiques requis pour pénétrer les murs brillants des systèmes des entreprises et ouvrir des fenêtres vers d'immenses champs de données.

Il avait commis l'erreur classique, celle qu'il s'était juré d'éviter. Il avait volé ses patrons. Il avait gardé quelque chose pour lui et tenté de le fourguer à un receleur à Amsterdam. Il ne savait toujours pas très bien comment il s'était fait prendre, et peu importait désormais. Il s'était alors cru perdu,

déjà mort, mais eux s'étaient contentés de sourire. Aucun problème, lui avaient-ils dit, il pouvait garder l'argent. Il allait en avoir besoin. Parce que – sans cesser de sourire – ils allaient faire en sorte qu'il ne puisse plus jamais travailler.

Ils avaient endommagé son système nerveux avec une mycotoxine russe conçue pendant la guerre.

Attaché sur un lit d'un hôtel de Memphis, il avait halluciné pendant trente heures tandis que son talent se délitait un micron après l'autre.

Des dégâts minuscules, subtils et d'une efficacité redoutable.

Pour Case, qui avait vécu dans l'exultation incorporelle du cyberspace, ce fut la chute. Dans les bars qu'il fréquentait lorsqu'il était un cadreur des cow-boys, l'élite faisait montre d'un mépris désinvolte pour la chair. Le corps n'était que de la viande. Case se retrouvait prisonnier de sa propre chair.

Tous ses biens avaient été aussitôt convertis en nouveaux yens, une grosse liasse de vieille monnaie papier qui s'échangeait en circuit fermé sur les marchés noirs de la planète comme les coquillages dans les îles Trobriand. Effectuer des transactions légales en liquide dans l'Étendue s'avérait difficile ; au Japon, c'était déjà interdit.

Il était intimement persuadé qu'il trouverait un remède au Japon. À Chiba. Dans une clinique autorisée ou sous le manteau, grâce à la médecine clandestine. Plaque tournante des implants, des connexions neuronales et de la microbionique, Chiba attirait les sous-cultures techno-criminelles de l'Étendue.

À Chiba, deux mois d'examens et de consultations avaient vidé ses réserves de nouveaux yens. Les employés des cliniques occultes, son dernier espoir, s'étaient contentés d'admirer l'expertise avec laquelle il avait été mutilé avant de lentement secouer la tête.

Il dormait désormais dans les capsules les moins chères, près du port, sous les lampadaires quartz-halogènes qui éclairaient les quais toute la nuit comme d'immenses scènes de théâtre ; l'éclat du ciel télévisuel y masquait les lumières de Tokyo et même les gigantesques logos holographiques de la

Fuji Electric Company. La baie de Tokyo n'était qu'une étendue noire où les mouettes tournaient au-dessus de plaques flottantes de mousse blanche. Par-delà le port se trouvait la ville, dômes d'usines dominés par les vastes cubes des arcologies d'entreprises. Une étroite frontière de rues plus anciennes la séparait des quais, une zone sans nom officiel. La Cité Nocturne, avec Ninsei en son centre. Le jour, les bars de Ninsei étaient invisibles, volets fermés, néons éteints, hologrammes inertes, et attendaient sous le ciel d'argent empoisonné.

Deux pâtés de maisons à l'ouest du *Chat*, dans un salon de thé du nom de *Jarre de Thé*, Case fit passer la première gélule de la soirée avec un double espresso : un octogone plat et rose, une variété puissante de dex brésilienne qu'il avait achetée à une des filles de Zone.

Les murs du *Jarre* étaient couverts de miroirs encadrés de néon rouge.

Au début, seul à Chiba, avec peu d'argent et encore moins d'espoir de trouver un remède, il avait sombré dans les pires excès et tenté de se refaire avec une violence froide qui ne lui ressemblait pas. Le premier mois, il avait tué deux hommes et une femme pour une somme qui, un an auparavant, lui aurait semblé ridicule. Ninsei l'avait tellement épuisé que la rue elle-même ne lui paraissait plus que l'extériorisation d'un désir de mort, un poison secret dont il ignorait être porteur.

La Cité Nocturne ressemblait à une expérience démente de darwinisme social, conçue par un chercheur qui s'ennuyait, le pouce appuyé sur le bouton d'avance rapide. Si l'on cessait de magouiller, on sombrait sans aucune trace, mais si l'on bougeait trop vite, on brisait la fragile tension de surface du marché noir ; dans tous les cas, on disparaissait en ne laissant qu'un vague souvenir dans l'esprit d'un habitué des lieux tel que Ratz, même si un cœur, des poumons ou des reins pouvaient survivre au service d'un étranger possédant assez de nouveaux yens pour les cuves des cliniques.

Le bourdonnement subliminal des affaires était constant, ici, et la mort la punition acceptée en cas de paresse, de négligence, d'inélégance ou d'incapacité à répondre aux exigences d'un protocole complexe.

Seul à une table du *Jarre de Thé*, tandis que l'octogone montait, des gouttes de sueur perlant de ses paumes et soudain conscient de chaque poil qui fourmillait sur ses bras et son torse, Case savait qu'il s'était lancé dans une partie contre lui-même, un très vieux jeu qui n'avait pas de nom, un dernier solitaire. Il ne portait plus d'arme, ne prenait plus les précautions basiques. Il acceptait tous les plans, bossait vite et s'était taillé la réputation de pouvoir tout obtenir. Au fond de lui, il voyait bien que ses clients, de plus en plus rares, discernaient parfaitement sa trajectoire vers l'autoanéantissement, mais il se consolait en se disant que cela ne durerait plus très longtemps. Et ce dédain de la mort n'était troublé que par l'idée de Linda Lee.

Il l'avait trouvée, un soir de pluie, dans une salle d'arcade.

Sous des fantômes luisant à travers une brume bleue de fumée de cigarette, d'hologrammes de *Wizard's Castle*, de *Tank War Europa*, de *New York skyline*... Et désormais, il se la rappelait ainsi, son visage dans la lumière agitée des lasers, ses traits réduits à l'état de code : ses pommettes embrasées de pourpre lorsque le château du sorcier brûlait, son front baigné d'azur quand Munich tombait sous les tanks, la bouche parsemée d'or ardent au moment où un curseur volant projetait des étincelles depuis la paroi d'un gratte-ciel. Il était bien défoncé ce soir-là, avec une brique de kétamine de Wage en route pour Yokohama et l'argent déjà dans la poche. En entrant, il avait échappé à la chaude pluie qui crépitait sur le trottoir de Ninsei et la fille lui avait paru choisie pour lui, un visage parmi les dizaines face aux consoles, absorbée dans son jeu. Elle arborait alors une expression qu'il avait revue, une heure plus tard, tandis qu'elle dormait dans une capsule près du port, la lèvre supérieure comme le trait d'un oiseau en vol dessiné par un enfant.

Il traversa la salle pour s'approcher d'elle, encore excité par le deal qu'il venait de faire, et la vit lever la tête. Yeux gris cernés d'un noir mal étalé. Le regard d'un animal pris dans des phares.

Leur nuit ensemble s'était prolongée jusqu'au matin et des billets à l'hoverport pour son premier voyage de l'autre côté de la baie. La pluie continuait de tomber sur Harajuku, perlait sur la veste en plastique de la

fille tandis que des groupes de gamins de Tokyo en mocassins blancs et capes transparentes filaient le long des boutiques cotées et elle s'était arrêtée avec lui devant le fracas nocturne d'un salon de pachinko avant de lui prendre la main comme un gamin.

Un mois suffit au gestalt de drogue et de tension dans lequel il évoluait pour transformer les yeux perpétuellement ébahis de la jeune femme en puits d'addiction. Il vit sa personnalité se fragmenter, se détacher comme un iceberg et des pans s'en éloigner jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que l'âpre manque, la carapace affamée de la dépendance. Il la regarda chercher le prochain fix avec une concentration qui lui rappelait les mantes religieuses vendues dans les étals de Shiga, près des cuves de carpes bleues mutantes et des crickets dans des cages en bambou.

Il observa sa tasse vide et l'anneau noir, au fond, qui vibrait sous l'effet du speed. Une patine de minuscules éraflures recouvrait le dessus de table marron. Avec la dex qui remontait dans sa colonne vertébrale, il vit les innombrables impacts nécessaires à l'obtention d'une telle surface. Le *Jarre* était décoré dans un style daté, et anonyme, du siècle précédent, un mélange improbable de Japon traditionnel et de pâle plastique de Milan, mais tout semblait recouvert d'une légère pellicule, comme si l'agacement d'un million de clients avait, d'une manière ou d'une autre, attaqué les miroirs et le plastique autrefois immaculé, laissant chaque surface voilée d'une substance qui ne partirait jamais.

« Hé, Case, mon pote... »

Il leva les yeux, croisa le regard gris cerné de noir. Elle portait une combinaison orbitale française délavée et des tennis blanches toutes neuves.

« Je te cherchais, mec. » Elle s'installa en face de lui, les coudes sur la table. Les manches de sa tenue bleue manquaient, arrachées au niveau des épaules ; par automatisme, il vérifia ses bras à la recherche de traces de patchs ou d'aiguilles. « Tu veux une clope ? »

Elle sortit un paquet froissé de Yeheyuan filters d'une poche à sa cheville et lui en proposa une. Il la prit, et elle l'alluma avec un tube de plastique rouge.

« Tu dors bien, Case ? T'as l'air crevé. »

Son accent trahissait ses origines, la partie sud de l'Étendue, vers Atlanta. La peau sous ses yeux était pâle, semblait malade, mais la chair restait douce et ferme. Elle avait vingt ans. De nouvelles rides de douleur commençaient à apparaître aux coins de sa bouche. Elle portait les cheveux tirés en arrière, attachés par un bandeau de soie aux motifs imprimés qui représentaient des micro-circuits ou le plan d'une ville.

« Si j'oublie pas de prendre mes cachets », dit-il, frappé par une vague tangible de nostalgie, le désir et la solitude accompagnant l'amphétamine, sur la même longueur d'onde.

Il se rappelait l'odeur de sa peau dans les ténèbres surchauffées d'une capsule près du port, les mains de Linda jointes dans le bas de son dos.

La chair, se dit-il, et ses désirs.

« Wage, annonça-t-elle en plissant les yeux. Il veut te foutre une balle dans la tête. »

Elle alluma sa cigarette.

« Tu sors ça d'où ? De Ratz ? T'as parlé à Ratz ?

— Non. Mona. Son nouveau copain est un des gars de Wage.

— Je ne lui dois pas assez. S'il me bute, il n'aura jamais sa thune. »

Il haussa les épaules.

« Y a trop de monde qui lui doit du blé, Case. Tu serviras peut-être d'exemple. T'as intérêt à faire gaffe.

— D'accord. Et toi, Linda ? T'as un endroit où dormir ?

— Dormir. » Elle secoua la tête. « Ouais, Case. »

Elle frissonna, penchée en avant au-dessus de la table, le visage recouvert d'une pellicule de sueur.

« Tiens », dit-il en sortant de la poche de son coupe-vent un billet froissé de cinquante.

Il le lissa par réflexe, sous la table, puis le plia en quatre et lui donna.

« T'en as besoin, chéri. Tu ferais mieux de le filer à Wage. »

Il y avait quelque chose dans les yeux gris qu'il ne parvenait pas à déchiffrer, quelque chose qu'il n'avait encore jamais vu là.

« Je lui en dois bien plus que ça. Prends-le. Je vais bientôt toucher du blé, mentit-il en regardant ses nouveaux yens disparaître dans une poche à

fermeture éclair.

— Dès que tu as l'argent, Case, va vite trouver Wage.

— À plus, Linda, dit-il en se levant.

— D'acc. » Un millimètre de blanc apparut sous chacune des pupilles de la jeune femme. *Sanpaku*. « Fais gaffe à toi. »

Il hocha la tête, pressé de partir.

Il regarda en arrière tandis que la porte en plastique se refermait dans son dos et il vit les yeux de la fille réfléchis dans une cage de néon rouge.

Vendredi soir à Ninsei.

Il longea des vendeurs de yakitoris et des salons de massage, un café franchisé *Beautiful Girl*, le vacarme électronique d'une arcade. Il évita un *sarariman* en costume sombre et repéra le logo Mitsubishi – Genentech tatoué sur le revers de sa main droite.

Était-ce un vrai ? Si c'était le cas, se dit-il, il risquait d'avoir des problèmes. Sinon, bien fait pour lui. Les cadres les plus haut placés de MG se voyaient implanter des micro-processeurs dernier cri pour surveiller les niveaux de mutagènes dans leur sang. Dans la Cité Nocturne, ce genre de matos attirait les ennuis et pouvait se terminer en aller simple dans une clinique clandestine.

Le *sarariman* était japonais, mais la foule de Ninsei était surtout composée de *gaijin*. Des groupes de marins venus du port, des touristes solitaires et crispés à la recherche de plaisirs que l'on ne trouvait dans aucun guide touristique, des baraqués de l'Étendue arborant greffes et implants et une dizaine d'espèces d'escrocs et de putes en tout genre, submergeant la rue dans une danse de désir et de transactions.

D'innombrables théories expliquaient pourquoi Chiba tolérait l'enclave de Ninsei, mais Case aimait l'idée que les yakuzas préservaient l'endroit comme une sorte de parc historique rappelant leurs origines modestes. Mais il lui semblait aussi que les technologies naissantes nécessitaient des zones de non-droit, que la Cité Nocturne n'existait pas pour ses habitants, mais comme terrain de jeu laissé délibérément sans surveillance pour la technologie elle-même.

Linda avait-elle raison ? se demanda-t-il, en levant les yeux vers les lumières. Wage le ferait-il abattre pour l'exemple ? Ça n'avait aucune logique, mais Wage s'adonnait surtout au trafic de produits biologiques prohibés, un domaine réservé aux tarés.

Néanmoins d'après Linda, Wage voulait sa mort. La première chose qu'avait comprise Case à propos du marché noir, était que ni l'acheteur ni le vendeur n'avaient vraiment besoin de lui. L'intermédiaire devait faire en sorte de devenir un mal nécessaire. Case s'était taillé une place discutable dans l'écosystème criminel de la Cité Nocturne à coup de mensonges et de trahisons. Il sentait désormais les murs autour de lui s'effondrer, et en tirait une étrange euphorie.

La semaine précédente, il avait retardé le transfert d'un extrait de glande synthétique pour le revendre avec une meilleure marge. Et Wage, son premier fournisseur, n'avait pas dû apprécier. Il vivait depuis neuf ans à Chiba et était un des rares trafiquants *gaijin* ayant réussi à créer des liens avec le monde criminel très hiérarchisé en dehors de la Cité Nocturne. Les matériels génétiques et les hormones arrivaient à Ninsei par un réseau complexe de couvertures et de paravents. Wage était parvenu, sans que l'on sache bien comment, à remonter une fois à la source, et il possédait depuis des connexions dans une dizaine de villes.

Case observait la vitrine d'une boutique qui vendait de petits objets brillants aux marins. Montres, crans d'arrêt, briquets, VTR portables, interfaces simstim, *manriki* lestés et *shuriken*. Les *shuriken*, étoiles d'argent aux pointes aiguisées, l'avaient toujours fasciné. Certaines étaient chromées, d'autres noires, d'autres encore recouvertes d'un revêtement arc-en-ciel évoquant de l'huile sur de l'eau. Mais les étoiles chromées attiraient son regard. Elles étaient accrochées avec du fil de pêche en nylon invisible devant une étoffe pourpre, leurs centres frappés de symboles de dragon ou de yin-yang. Elles captaient les éclats des néons de la rue en les déformant et Case s'imagina qu'il s'agissait des étoiles qui le guidaient, son destin figuré sous la forme d'une constellation de chrome bon marché.

« Julie, dit-il aux étoiles. C'est le moment d'aller voir ce bon vieux Julie. Il sera au courant. »

Julius Deane avait cent trente-cinq ans et chaque semaine, il dépensait une fortune en sérums et hormones pour altérer son métabolisme. Mais sa première défense contre le vieillissement restait son voyage annuel à Tokyo où des chirurgiens génétiques reprogrammaient le code de son ADN, une opération qui n'existait pas à Chiba. Puis il s'envolait pour Hong Kong et commandait ses chemises et ses costumes de l'année. Abstinence sexuelle et d'une patience inhumaine, il ne semblait tirer du plaisir que de sa passion pour les formes ésotériques de couture. Case ne l'avait jamais vu porter deux fois le même costume, alors que sa garde-robe paraissait uniquement composée de reconstitutions méticuleuses de vêtements du siècle passé. Il affectionnait les lunettes de vue aux montures dorées, fines et travaillées, polies à partir de petits morceaux de quartz synthétique roses et biseautés comme les miroirs d'une maison de poupée victorienne.

Une partie de ses bureaux situés dans un entrepôt derrière Ninsei, paraissait avoir été décorée, des années plus tôt, avec un assemblage aléatoire de meubles européens, comme si Deane avait un jour envisagé de s'y installer. Des bibliothèques néo-aztèques prenaient la poussière contre un mur de la pièce où Case attendait. Deux lampes bulbeuses de style Disney étaient bizarrement perchées sur une table basse en acier laqué de rouge et digne de Kandinsky. Une horloge à la Dalí était accrochée sur la cloison entre les étagères, le cadran déformé pendant vers le sol de béton. Ses aiguilles en hologrammes se modifiaient pour correspondre aux circonvolutions du cadran en tournant, mais sans jamais donner la bonne heure. La pièce était remplie de modules d'expédition en fibre de verre d'où émanait une forte odeur de bonbons au gingembre.

« Tu ne m'as pas l'air menaçant, vieux, dit la voix désincarnée de Deane. Entre. »

Des verrous magnétiques s'écartèrent tout autour de l'immense porte en imitation bois de rose à gauche des bibliothèques. JULIUS DEANE IMPORT EXPORT annonçait des capitales auto-adhésives qui se décollaient du plastique. Si les meubles éparpillés dans l'antichambre improvisée de

Deane évoquaient la fin du siècle précédent, le bureau, lui, semblait se rattacher à son début.

Le visage lisse et rose de Deane observait Case sous l'éclairage vert foncé d'une vieille lampe en cuivre à l'abat-jour de verre. L'importateur était à l'abri derrière un grand bureau d'acier peint et flanqué d'immenses classeurs à tiroirs en bois pâle. Le genre de mobilier, supposait Case, où l'on devait autrefois ranger des papiers et des archives. La table de travail était jonchée de cassettes, de rouleaux d'impressions jaunies et de pièces détachées appartenant à une sorte de machine à écrire mécanique que Deane ne trouvait visiblement pas le temps de remonter.

« Qu'est-ce qui t'amène, mon pote ? demanda-t-il en proposant à Case un mince bonbon emballé dans du papier au motif d'échiquier. Goûte-moi ça. Ting Ting Djahe, les meilleurs. »

Case refusa la confiserie, s'assit dans un siège inclinable en bois et passa son pouce sur la couture usée d'une jambe de son jean.

« Julie, il paraît que Wage veut me tuer.

— Ah. Bon. Et qui t'a dit ça ?

— Des gens.

— Des gens, répéta Deane en suçant un bonbon au gingembre. Qui ça ? Des amis ? »

Case acquiesça.

« C'est pas toujours facile de savoir qui sont ses amis, non ?

— Je lui dois un peu d'argent, Deane. Il t'a dit quelque chose ?

— Je ne l'ai pas vu depuis un bail. » Puis il soupira. « Même si j'étais au courant, je ne pourrais peut-être pas t'en parler. Tu sais comment c'est. Tu comprends.

— Non. C'est comment ?

— Il est important pour les affaires, Case.

— Ouais. Mais il veut me tuer, Julie ?

— Pas que je sache. » Deane haussa les épaules. Ils auraient tout aussi bien pu être en train de discuter des tarifs des bonbons. « Si ça se révèle être une rumeur sans fondement, vieux, reviens dans une semaine et je te mettrai sur le coup d'un arrivage de Singapour.

— Du *Nan Hai Hotel* de Bencoolen Street ?

— Un peu de discrétion, allons ! »

Deane sourit. Le bureau d'acier était équipé d'une fortune en matériel anti-surveillance.

« À la prochaine, Julie. Je saluerai Wage de ta part. »

Les doigts de Deane vinrent caresser le nœud parfait de sa cravate en soie pâle.

Il ne s'était guère éloigné du bureau de Deane lorsqu'il eut la brusque et intime sensation d'être suivi. Et de très près.

Case s'était habitué à cultiver une légère paranoïa. Il fallait simplement la maîtriser. Mais cela pouvait s'avérer délicat après quelques octogones. Il affronta la poussée d'adrénaline, effaça toute expression sur ses traits fins et tenta de se fondre dans la foule. Il s'arrêta devant la vitrine éteinte d'une boutique de chirurgie fermée pour rénovation. Les mains dans les poches de sa veste, il observa, à travers la vitre, un losange plat de chair in vitro posé sur un socle sculpté en imitation de jade. La couleur de la peau lui rappela les putes de Zone ; une interface numérique lumineuse tatouée dessus était reliée à une puce sous-cutanée. Pourquoi s'embêter avec une opération, songea-t-il, tandis que de la sueur coulait sur ses côtes, alors qu'on pouvait se trimballer avec le truc dans une poche ?

Sans bouger la tête, il leva les yeux et examina le reflet de la foule qui passait.

Là.

Derrière des marins en uniforme kaki à manches courtes. Cheveux bruns, lunettes aux verres-miroirs, vêtements sombres, mince...

Et disparu.

Case se mit alors à courir, penché en avant, se frayant un chemin entre les corps.

Du même auteur au Diable vauvert

TOMORROW'S PARTIES, roman, 2001

IDENTIFICATION DES SCHÉMAS, roman, 2004, 2013

CODE SOURCE, roman, 2008

HISTOIRE ZÉRO, roman, 2013

PÉRIPHÉRIQUES, roman, 2020



La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Titre original : Neuromancer

© William Gibson, 1984, 1986, 1988

© Éditions Au diable vauvert, 2020, pour la traduction française

Cette édition électronique du livre
Neuromancien
de William Gibson
a été réalisée le 21 août 2020
par les Éditions Au diable vauvert.
Dépôt légal : septembre 2020
ISBN : 9791030703924

Le format EPUB a été réalisé par
Isako www.isako.com